

## Denis Roche, tout un art altier

« Allons-y doucement, Gilles : le mot “mort” est un mot dont il faut s’approcher avec délicatesse. Il faut lui mettre quelques phrases devant, quelques signaux en guise d’avertissement, pour lui dire qu’on est là et qu’on s’approche »<sup>1</sup>

Dans notre siècle du mou, de la « culture » à toutes les sauces et des applaudissements sur ordonnance, le nom de Denis Roche dit peu au plus grand nombre – et tant à quelques-uns. Sans compter ceux qui, inquiets, préféreront garder silence. Denis Roche impressionnait. Son regard posé sur vous était injonction, sa poignée de main interpellation. Où t’es ? en surface, comme tout le monde, ou en plongée ? dans le confort béat du plat récit ou bien : la verticale, ça te dit quelque chose ? « Quant à ce qu’ils nomment *poésie*, pour moi il me faut tâcher de m’y enfoncer plus profondément, en y entraînant le matériau poétique afin de l’amener à ne plus figurer qu’en moins »<sup>2</sup>. Non pas alpiniste mais plongeur, un homme non des hauteurs mais du gouffre intérieur, qui ne pouvait penser ni vivre les choses en surface : oui, décidément, il lui fallait plonger. Denis Roche n’était en rien détaché du monde : il ne cessait de traquer l’épreuve du sensible, par le langage ou par l’image ; et le sensible, pour lui, c’était se sentir *là*, éprouver cet endroit que ses pieds foulaient, sentir monter le désir d’aller y fouailler et n’y renoncer pas, parce que ce n’était pas son genre. Il préférait « endroit » à « lieu » (trop usé, trop commun, à coup sûr) – et l’on parierait volontiers que le *droit* l’y plaisait. Splendide paradoxe d’un intellectuel qui, à l’explicitation du théorique, préféra toujours la mise en danger de l’expérimentation, de la confrontation aux signes, à la matière, comme si, ayant saisi d’un seul instant la voie tracée par ce que le discours théorique allait échafauder abstraitement, il ne pouvait être question pour lui que d’affronter sa mise en pratique – tête baissée, regard fier, poings serrés. Il avait quelque chose du taureau dans l’arène, tout en étant aussi, et plus encore, le matador.

Alors oui, Denis Roche fut un des *piqueurs* de l’aventure *Tel quel*, avant de devenir un des grands éditeurs de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, créant (en 1974) puis dirigeant (jusqu’en 2004) la collection « Fiction & Cie » aux Editions du Seuil. Une collection qui ferait fi des genres, pensée pour accueillir tout ce qui pourrait troubler le confort des habitudes de lecture – comme si Denis Roche y avait mis en œuvre le « make it new ! » d’Ezra Pound (dont il fut aussi un grand traducteur). Sûr de sa propre exigence (entendons : l’exigence à son propre endroit), aventurier de l’exploration des mots, jusqu’à clore son œuvre poétique dès 1972 et à la ressaisir en un fort volume-pavé dans la mare : *La Poésie est inadmissible*. Pour lui, « la littérature devait être faite de tous les excès de questions possible »<sup>3</sup>. Un grand solitaire, en somme, qui se mit au service d’une communauté d’entrepreneurs du verbe, évidemment avec la bienveillance et la générosité des bourrus mémorables – et l’humour de qui sait remonter à la surface sans oublier le prix de l’ivresse des profondeurs. Attentif encore aux dérives du monde, jusqu’à renoncer, en 1995, à une exposition prévue dans une ville dont le nouveau maire avait à ses yeux le front trop « national », clamant son indignation de ne voir autour de lui que trop de faiblesses et de lâchetés, accusant le plus grand nombre de complicité et de « collaboration » [*sic*] en un opuscule dont la lecture reste salutaire<sup>4</sup>. Croisant encore Roland Barthes dans un escalier, l’interpellant (vainement) sur la question du style en photographie, et ne cessant d’assumer farouchement ce qu’il croyait juste :

<sup>1</sup> Denis Roche, *La Photographie est interminable (entretien avec Gilles Mora)*, Paris, Seuil, 2007, p. 18.

<sup>2</sup> Denis Roche, « Le mécrit » (1972), repris dans *La Poésie est inadmissible*, Paris, Seuil, 1995, p. 589.

<sup>3</sup> Denis Roche, *Dépôts de savoir & de technique*, Paris, Seuil, 1980, p. 11.

« *La Chambre claire*, qui par ailleurs est un très beau livre, un livre sur la contemplation douloureuse des photos de sa mère, a surtout consisté à escamoter son sujet. Souvenez-vous du fameux *punctum* : vous parlez d'un outil critique ! »<sup>5</sup>.

C'est que Denis Roche était aussi, depuis toujours peut-être, depuis la fin des années 1970 en tout cas, photographe. Photographe délibérément amateur, comprenons : aimant la photographie, la relation à l'appareil, ce qu'il sera l'un des premiers à appeler l'*acte* photographique. Ne ne s'y abandonnant quasiment qu'à des moments de *vacance*, de vide intérieur, de confrontation à soi-même. Y jouant donc autrement la même quête d'un autoportrait sans cesse retravaillé que dans l'ordre des mots<sup>6</sup>, s'y essayant encore en commentant une anthologie d'images empruntées à d'autres photographes, pour donner ainsi naissance à ce livre magnifique qu'est *Le Boîtier de mélancolie*<sup>7</sup>, au titre si évidemment pertinent – et que l'éditeur s'honorerait aujourd'hui de remettre à son catalogue. « Quel est donc ce *manque* que la photographie va s'échiner à remplir ? Ce face-à-face avec une *béance* qu'elle me force à ausculter dans une course qui ne peut, encore aujourd'hui, se terminer ? Manque et béance (je crois ces deux mots très justes) qui, par ailleurs, ne concernent en rien ma pratique d'écrivain »<sup>8</sup> – plutôt celle du plein, de la saturation, en effet.

Pour lui, « toute photo était autobiographique » (« Même les miennes ? », lui avait demandé Cartier-Bresson, « mi-amusé, mi-agacé. “Oui, Henri, même les tiennes” »<sup>9</sup>) : parce que la photographie atteste toujours en premier lieu d'une présence, celle du photographe. « Là où je prenais une photo, j'étais »<sup>10</sup> ; « pour moi, le “ça a été” se confond toujours avec le “j'y étais” »<sup>11</sup>. Sa pratique en la matière aura donc été marquée par « une volonté éperdue d'entrer dans la photo – je pourrais reprendre ici le mot “panique”, qui convenait parfaitement à cet état d'esprit jubilatoire et inquiet, d'angoisse offensive même. Il fallait tout le temps que j'aie dedans et que j'en revienne, comme s'il fallait à chaque fois que j'en rapporte une preuve de réalité nouvelle, une de plus, encore et encore »<sup>12</sup>. Et c'est pourquoi Denis Roche aura été un grand artiste de la répétition, de la réitération : revenir au même endroit que dix ans auparavant, vingt ans puis trente ans auparavant, avec sa femme qui était déjà là à ses côtés, et *se* photographier de nouveau avec elle, en usant du retardateur, pour vérifier qu'on est toujours là, même si le paysage a évolué, même si les traits eux-mêmes portent d'autres marques.

La littérature était à ses yeux « interminable » : « On ne peut pas préfigurer la dernière page, la dernière phrase, et se dire qu'après ce sera tout simplement fini »<sup>13</sup>. Interminable aussi la photographie, cet *acte* consistant pour lui à courir dans le cadre, pour vérifier après coup qu'on y était bien, et qu'on est toujours là, et que ce n'est pas terminé.

---

<sup>4</sup> Denis Roche, *Lettre ouverte à quelques amis et à un certain nombre de jean-foutres*, 1995 ; accessible en édition numérique depuis 2014 chez ePoints.

<sup>5</sup> *La Photographie est interminable*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>6</sup> « Aucun genre littéraire ne permet à l'écrivain d'*entrer* dans ce qu'il écrit : ni l'autobiographie, ni un livre de *mémoires*, comme on dit, ni l'introspection que tant de littérateurs pratiquent dans la rédaction d'un journal intime, ni un autoportrait si fouillé soit-il » (*ibid.*, p. 77).

<sup>7</sup> Paris, Hazan, 1999.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 102.